

REVUE DE PRESSE

« Les Palmiers sauvages »

Séverine Chavrier

Presse écrite

- 25.09.2014 24 heures *A l'écoute des sons du désir*
Boris Senff
- Oct. 2014 Scènes Magazine *Vidy-Lausanne, Les Palmiers sauvages*
Nancy Bruchez
- 10.10.2014 Gauchebdo *Enfermés entre la douleur et le néant*
Myriam Tétaz-Gramegna

Presse française

- 17.11.2014 La Terrasse *Les Palmiers sauvages*
Eric Demey
- Déc. 2014 Le Souffleur *Les Palmiers sauvages*
Amandine Pilaudeau
- 01.12.2014 Scènweb.fr *Les Palmiers sauvages de Séverine Chavrier
d'après le roman de William Faulkner*
- 07.12.2014 Théâtre du blog *Les Palmiers sauvages*
Véronique Hotte
- 08.12.2014 Mediapart *Les Palmiers sauvages*
Véronique Klein
- 11.12.2014 Politis.fr *Un amour d'enfer*
Anaïs Heluin
- Print. 2015 Théâtre(s) Magazine *Les Palmiers sauvages*
Marie-José Sirach

Radio française

- 08.12.2014 France Culture *Spectacle vivant : Les Palmiers sauvages*
Marie-Josée Sirach et Anna Sigalevitch
+ retranscription

Sortir ce week-end

Théâtre

L'amour-passion entre Charlotte (Deborah Rouach) et Harry (Laurent Papot) ne saurait se passer de matelas, éléments-clés de la scénographie.

BENJAMIN HAUTIN



A l'écoute des sons du désir

A Vidy, Séverine Chavrier adapte librement *Les Palmiers sauvages* de Faulkner. Rencontre

Boris Senff

Vincent Baudriller, directeur du Théâtre de Vidy, lui a enjoint de ne pas dire du mal de sa pièce, donc Séverine Chavrier se retient. Un peu. Mais elle ne peut s'empêcher de partager ses doutes alors qu'elle travaille les derniers aspects des *Palmier sauvages*, adaptation libre de William Faulkner (1897-1962), géant de la littérature américaine. «J'aurais aimé que ce soit un shoot érotique, mais ça ne l'est pas du tout, confie par exemple le metteur en scène devant un café.

C'est sage, trop sage.» Pour lui faire confiance, on attendra pourtant d'assister à cette pièce qui s'enfouit dans l'amour-passion entre Charlotte et Harry.

«Je voudrais retrouver les sensations de ces paroles que l'on se dit dans le noir. Les chuchotements, les cris d'extase ou les aveux d'après l'amour. J'aimerais aussi retrouver les vrais gestes de l'amour, pas ceux qui se contentent d'en montrer le visage joyeux. Le désir est plus compliqué, plus douloureux, il porte une violence, n'est pas toujours partagé.» Dans un décor qui comportera beaucoup de lits (de camp) et de matelas, Séverine Chavrier,

pianiste distinguée qui revendique un cœur germanique, fera jouer la terrible partition du désir. «Le désir mais aussi la tendresse sont subversifs. Ils sont mis au ban car ils s'opposent à la sociabilité, à la respectabilité.» Les murs ne sont toutefois pas qu'entre le couple et la société, mais aussi entre les amants eux-mêmes, ces candidats à la fusion...

Les bruits du monde

En musicienne accomplie, la femme de théâtre se focalise beaucoup sur la dimension sonore de sa création, amplifiant notamment ses comédiens, Deborah Rouach et Laurent Papot. «Cela

permet de jouer sur une proximité qui n'est pas réelle, mais aussi de mêler ambiances sonores, voix off, enregistrements. Je vois ça comme un concerto pour deux instruments et bruits du monde.» L'attention de Faulkner lui-même aux sons (dans *Le bruit et la fureur*, tout comme dans *Tandis que j'agonise*) a toujours rendu l'auteur attirant pour Séverine Chavrier. «Même si le livre *Les Palmiers* est l'un de ses moins bien écrits avec son côté mauvaise romance, il est assez connu et fait partie des grands textes sur l'amour avec le *Partage de midi* et *Fragments d'un discours amoureux*. Godard le cite dans *A bout de souffle*. Chez Faulk-

ner, j'aime aussi la dimension humaine, ses êtres pleins qui choisissent leur obsession plutôt que rien, des damnés qui refusent le petit pré carré de la vie.»

De nombreux passages - surtout les dialogues - ont été réécrits, des extraits d'autres œuvres de l'écrivain sudiste ont été insérés, ainsi que des phrases de Duras. «Parce que Duras demeure pour moi un aboutissement de la langue d'amour, cette vague noire.» Séverine Chavrier en donnera même une expérience très concrète avec des scènes qui se déroulent dans l'obscurité, mais où une vidéo infrarouge permettra de discerner les acteurs. De la

pénombre peut surgir une lumière aveuglante.

Féministe et musicale, directe et réfléchie, la version des *Palmiers* qu'entend donner Séverine Chavrier ouvre des séductions qui font mentir ses doutes.



Lausanne,
Théâtre de Vidy
Jusqu'au di 12
octobre
(19 h 30,
sauf di 17 h 30)
Rens.:
021 619 45 45
www.vidy.ch

vidy-lausanne

Les Palmiers sauvages

Jusqu'au 12 octobre, *Les Palmiers sauvages* sont à l'affiche du Théâtre de Vidy. Le onzième roman de William Faulkner, mis en scène par Séverine Chavrier, décrit la passion brutale de deux êtres en rupture de ban.

De sa formation en lettres et en philosophie à ses études musicales à Genève, Séverine Chavrier tire un goût prononcé pour le mélange des genres et travaille un théâtre qui voudrait faire matière de tout: la musique, la voix, le corps, la vidéo, la scénographie. Entretien.

Séverine Chavrier, pourquoi avoir choisi d'adapter un roman de Faulkner ?

Faulkner, je lui tourne autour depuis longtemps. Ce qui me plaît chez lui, ce sont ses qualités humaines et épiques, sa grande compassion pour l'être humain. Et puis pour son écriture qui n'a cessé de faire des tentatives formelles qui ont été si importantes pour toute la littérature, notamment pour le Nouveau Roman en France et principalement par son rapport au temps éclaté, au récit. J'admire ce travail sur le dévoilement par les paroles. Faulkner aime se demander qui raconte quoi et qu'est-ce qui est dit.

Quels thèmes des *Palmiers sauvages* vous ont le plus touchée ?

Faulkner met en scène l'irrationalité de nos vies et de nos combats. Il creuse dans le « courant de conscience », dans ces moments où les personnages ont des instants d'illumination. On accède à leur vérité par étonnement plutôt que par raisonnement, donc par tâtonnements. Il donne la possibilité à ces personnages d'avoir des fulgurances. Ce qu'il dit sur les femmes m'intéresse aussi. C'est à la fois violent, lucide et amer, mais assez beau. On a pu le traiter de misogynne, pas moi. Le sujet du couple et la représentation de l'intime sur scène me passionnent.



Séverine Chavrier
© Matthias Steffen

Dans votre adaptation, êtes-vous néanmoins restée proche du texte de Faulkner ?

J'adapte librement, je travaille avec mes acteurs en création. Ce sont eux qui portent la parole, la leur et celle de l'auteur. Et puis nous évoquons d'autres textes de Faulkner ainsi que des textes d'autres auteurs, notamment Duras.

Avez-vous respecté la structure du roman et le parcours de son couple ?

On a choisi de s'accrocher au trajet des deux personnages, à leur déplacement sur le territoire américain. Le couple fuit et vit dans des maisons qui ne sont pas les siennes. On a suivi cette trame, mais on l'a déconstruite. Le roman ne parle pas de leur vie quotidienne et de ce qui se passe entre eux. C'était donc cela qu'il fallait explorer : que se disent-ils vraiment ? Que montrer sur scène de leur érotisme ? Par les moyens du plateau, plus humoristiques et vivants qu'au cinéma, on a plongé dans la manière de montrer la passion et la magie de ce couple grâce aux sons, à la vidéo, aux voix, notamment ce qu'on se chuchote dans le noir.

La musique et les paroles vous semblent-elles indissociables ?

Le théâtre est musical par nature. La scène et le jeu de l'acteur le sont aussi. Je ne cherche pas une musique par le verbe, mais plutôt que tout soit musique. La vidéo aussi est très musicale : en fonction de la musique, l'image bouge, change.

Ce texte parle d'amour, de la violence du désir et de la difficulté de le maintenir au centre dans une société qui a un peu exclu l'amour...

Les Palmiers sauvages, texte un peu autobiographique et écrit après une rupture, dit que l'amour n'a plus de place. L'amour se transforme en descente aux enfers. On peut se demander si un art d'aimer poussé à son absolu ne devient pas un art de mourir.

C'est un thème récurrent dans vos spectacles...

L'amour est une forme de subversion. Le choix de mettre le désir au centre et de le maintenir l'est également.

Dans une vie de couple, on ne devrait pas être côte à côte, mais face à face. C'est une manière de se brûler et sans doute que cela mène dans le mur, mais l'idée d'aimer l'amour m'a touchée dans ce livre. Aimer davantage l'amour que l'autre. C'est une question de création, assez nietzschéenne : comment créer sa vie, son temps, comment tenir une vitalité et ne pas se laisser endormir par des contraintes matérielles.

Votre compagnie s'appelle *La Sérénade interrompue, encore un lien avec l'amour ?*

Il s'agit du titre d'un prélude de Debussy pour marquer ce lien avec la musique inaltérable. J'aime bien cette idée d'interrompre une sérénade... ou pas. Et il s'agit effectivement encore d'une référence à l'amour. C'est peut-être cela cette histoire de Faulkner en fait, juste une sérénade interrompue...

Propos recueillis par Nancy Bruchez

Les Palmiers sauvages, Théâtre de Vidy-Lausanne, du 25 septembre au 12 octobre.

Romeo Castellucci est certainement l'un des artistes les plus libres et les plus talentueux aujourd'hui. Formé aux Beaux-Arts de Bologne, il investit très vite le théâtre avec la conviction que l'image peut redynamiser la scène.

Pour *Go down, Moses* (titre de Faulkner, lui-même emprunté à un chant d'esclaves noirs, en référence à la sortie d'Égypte), Castellucci mène son travail dans une impasse justement établie par Moïse : l'interdit de l'image.

En tant que figure la plus importante de la Bible hébraïque, le personnage de Moïse subjugué Romeo Castellucci depuis longtemps. Moïse, sauvé des eaux, témoin du mystère du buisson ardent, libérateur de son peuple de la captivité et héritier des tables de la loi sur le mont Sinaï, il est celui à qui Dieu révèle une transcription de son nom : YHWH. Le metteur en scène italien a décidé de concevoir un spectacle avec ces fragments, comme un rêve de la vie de Moïse dans un nouveau monde, et plonge dans l'histoire chargée de paraboles du premier prophète.

Puisant à tous les langages, à toutes les techniques, à toutes les disciplines, Castellucci tire un goût prononcé pour le mélange des genres. Fasciné par le théâtre grec et par la théologie, son œuvre ne laisse jamais indifférent.

Nancy Bruchez

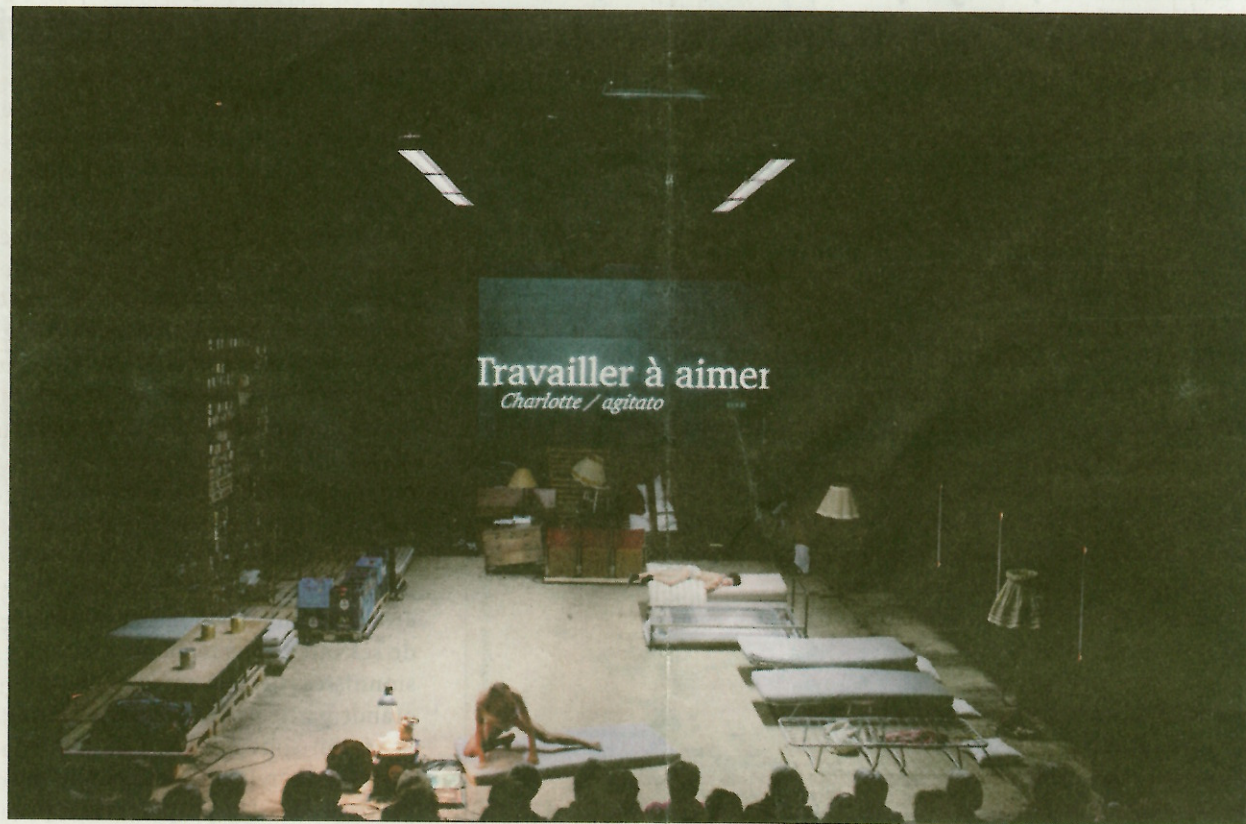
Go down Moses, Théâtre de Vidy-Lausanne, du 25 au 28 octobre.

Enfermés entre la douleur et le néant

THÉÂTRE • Séverine Chavrier s'empare des «Palmiers sauvages» pour une adaptation très contemporaine à Vidy.

Il y a le livre de William Faulkner paru en 1939 sous le titre *Les palmiers sauvages*, l'éditeur refusant celui choisi par l'auteur: «Si je t'oublie, Jérusalem», référence au psaume 137 qui dit le refus des Hébreux à chanter en captivité pour les ravisseurs d'une joie dont ils veulent garder le souvenir, préférant leur douleur à l'oubli de la ville sacrée. Il y a la mise en scène de Séverine Chavrier, honnêtement présentée comme une adaptation «d'après» le roman de l'écrivain américain. Que reste-t-il du texte original sur les planches de la salle Gonzalez au Théâtre Vidy-Lausanne? Les amours malheureuses de Harry, un interne de médecine, et de Charlotte, une mère de famille, qui abandonnent tout pour vivre leur passion, une histoire somme toute banale que Séverine Chavrier découpe en flashes traités de façon plus cinématographique que théâtrale, avec des moments très forts, par exemple quand tout s'effondre au propre et au figuré, et des complaisances faciles, qui finissent par lasser ou susciter quelques rires. Tout cela dans un décor glauque et délabré, où l'on déplace beaucoup de matelas, avec, bien sûr, des projections de vidéo, des bruitages parfois violents, du nu, des ébats érotiques exacerbés et deux acteurs, Laurent Papot et Deborah Rouach – leur performance, au demeurant, est remarquable – portant des micros qui dessinent comme une balafre sur leur joue. Donc du théâtre contemporain!

Cependant le roman de Faulkner est plus complexe: il alterne les chapitres de deux histoires, celle de Harry et de Charlotte, *Les palmiers sauvages* précisément, et celle du *Vieux Père*, un forçat qui après une action héroïque lors de l'inondation du Mississippi en



Dans un décor glauque et délabré, Laurent Papot et Deborah Rouach livrent une performance remarquable.

Samuel Rubio

1927 préfère l'enfermement de sa cellule à la liberté retrouvée presque malgré lui. Ce contrepoint littéraire qui entrecroise les chapitres de l'un et l'autre récits, et que certains éditeurs ont cru devoir démêler, manque dans le spectacle, à moins que le déferlement de vagues projetées à l'écran ne se veuille une allusion au deuxième texte. Pourtant Faulkner lui-même jugeait que «démembrer *Les palmiers sauvages* annulera l'effet global»; il est vrai qu'il s'en accommoda, comme il avait dû accepter le changement de titre et la censure de la toute dernière phrase du livre, lancée par le forçat: «Les femmes, font chier!»

Quant à la citation célèbre «entre la douleur et le néant, je choisis la douleur», qui achève le dernier chapitre des *Palmiers sauvages*, elle passe presque inaperçue à Vidy. De toute façon, il y a très peu de textes, mais des scènes essentiellement visuelles avec de la musique classique intentionnellement torturée, dans une composition qui se veut en trois mouvements; les titres et les tempos sont annoncés sur l'écran. Cette descente aux enfers qu'induit un absolu de l'amour qui tue l'amour ne rend pas entièrement compte de la douloureuse et implacable incapacité pour l'homme de

vivre la liberté, quel que soit son refus de la société et de la respectabilité, de son impossibilité à oser sortir de son enfermement, inscrit par Faulkner dans la juxtaposition des deux histoires.

Dans le bus du retour, un couple qui s'interroge, un peu perplexe, sur ce qu'il a vu, se propose de lire le roman. Voilà qui suffirait à justifier cette adaptation! Cependant la question, une fois encore, se pose: le théâtre d'aujourd'hui ne peut-il vivre que sous l'égide de romans-prétexte? ■

Myriam Tétaz-Gramegna

Au Théâtre Vidy-Lausanne, salle René Gonzalez, jusqu'au 12 octobre

Publié le 17 novembre 2014 - N° 226 - Eric Demey

d'après William Faulkner / mes Séverine Chavrier

Faulkner et l'amour au programme de la dernière création de Séverine Chavrier, *Les Palmiers sauvages*.



Séverine Chavrier.

Un jour, Charlotte Rittenmeyer quitte son mari et ses enfants pour partir avec Harry qui, lui, interrompt son internat de médecine. Coup de foudre, passion irrésistible qui chamboule l'équilibre des vies, l'histoire des deux amants va petit à petit se transformer en descente aux Enfers, conduisant à la mort de Charlotte, et à l'enfermement d'Harry. C'est donc à la malédiction de l'amour, quand il veut à tout prix rester absolu, que nous convie Séverine Chavrier via le onzième roman de l'immense William Faulkner, en fait un roman où s'entrelacent deux nouvelles que ce dernier dit avoir écrites pour se défendre contre ce qu'il croyait être « *une peine de cœur* ».

Est-ce qu'à force d'aimer l'amour, on ne finit pas par oublier d'aimer l'autre ?

S'il est un théâtre basé sur les textes littéraires, le travail de la Sérénade interrompue, compagnie dirigée par Séverine Chavrier, se veut aussi pluridisciplinaire dans le sens où il fait appel à la vidéo, à la musique et soigne le langage du corps comme le traitement de la voix. Et comme souvent dans la littérature américaine, les histoires d'amour sont aussi des voyages, fugues, fuites à travers les grands espaces du territoire, c'est la sensualité des paysages conjuguée à l'érotisme de la langue qui lie les personnages qu'accompagnera sur scène une musique atmosphérique produite au piano arrangé et au violon. « *Est-ce qu'à force d'aimer l'amour, on ne finit pas par oublier d'aimer l'autre ?* » : voici donc la question que les deux personnages en quête artistique feront se poser au spectateur, quand sur fond de « *cavalcade venteuse* », à force de vouloir esthétiser leur vie, ils se détruiront réciproquement.

LES PALMIERS SAUVAGES

par Amandine Pilaudeau

Séverine Chavrier, pianiste et metteuse en scène, a embrassé, presque pressé, de ses bras et ses notes l'œuvre de Faulkner. De ces *Palmiers Sauvages*, le suc faulknérien dégorge : une substantifique moelle qui s'attache connaisseurs et amateurs de cette littérature. En représentation durant *Mesure pour Mesure*, « temps fort de théâtre musical » au CDN de Montreuil, la mise en scène immerge son spectateur dans un univers visuel et sonore très réussi.

Elle et Lui. Leurs noms importent peu. Mais pour le dire, Lui, c'est Harry. Elle, c'est Charlotte. Lui travaille en tant qu'interne dans un hôpital, Elle est mère de famille : deux enfants, un mari. Eux se rencontrent on se sait trop où, dans un magasin ou une brocante ? Dès les premiers regards, c'est le coup de foudre, humoristiquement mis à distance par des coups de fusil, présage funeste.

Ils s'aiment, se le disent à tout bout de champ. Ils s'aiment, fuient ensemble le Sud et la Nouvelle-Orléans. Ils s'aiment, se font l'amour des dizaines de fois par jour. Bohèmes sans le sous, ils virevoltent d'une ville à l'autre, d'une envie à un désir, sûrs d'être les plus heureux au monde ainsi. Durant toute la première partie, les séquences brèves, lapidaires, intenses et dynamiques se succèdent. Une mise en scène qui se fait justement l'écho de la fugacité et du paroxysme de leur amour. Dans un décor qui oscille entre l'industriel (couleur fer, immense armoire et table d'usine) et le grenier (amoncellement de matelas et lits à ressorts), les amants sont des personnages authentiques qui se livrent à leur passion dévorante avec une simplicité touchante. L'innocence de leurs désirs, leurs rêves qui se heurtent à la réalité rappellent ceux de jeunes adolescents où la frontière entre enfance et âge adulte peut être vécue douloureusement. Avec sa voix aux intonations enfantines, Deborah Rouach – que l'on avait adorée en Cendrillon chez Pommerat, puise en son jeu une douce ingénuité pour alléger cette histoire d'amour par avance tragique. Laurent Papot, remarqué entre autre chez Macaigne (*Requiem 3*), n'est pas en reste dans l'interprétation naïve en nous proposant des inflexions fragiles et sensibles. Ce duo de comédiens donne chair à ces êtres de papier que la plume de Faulkner avait esquissé en 1939.

En pleine exploration au début du XXe siècle, la littérature américaine du « road trip » engage son lecteur dans des paysages sauvages et une symbolique libertaire, encore en vigueur aujourd'hui. A la même époque, Mark Twain, l'auteur des *Aventures de Tom Sawyer* puis d'*Huckleberry Finn*, emmène ses personnages le long du Mississippi. De cette nature à la fois accueillante et dangereuse, Séverine Chavrier ne nous transmet que peu d'images, hormis les quelques projections au lointain de scènes filmées au bord de la mer. De l'atelier de Chicago, du chalet dans l'Utah, du bungalow au bord d'une plage ou des palmiers sauvages qui plient sous le vent, nous n'avons connaissance que par le bruit. En arrière-plan ou projeté avec puissance, les bandes-sons circulent dans l'espace comme les personnages sur le territoire américain. Se faisant discret mais toujours présent, le son, qui comprend aussi les micros des comédiens (bien adapté au jeu et à la dramaturgie), trouble notre imaginaire sans renfort de suggestions visuelles.

Si quelques longueurs se font sentir au trois quart de la représentation, que la mise en scène aurait pu davantage dynamiser son propos en raccourcissant les prémices heureux pour mieux accentuer la détérioration progressive des rapports amoureux, elle maintient tout de même un rythme envoûtant. Car de cris, de larmes, de colère ou d'affrontement, cette pièce n'en a aucun. L'éloignement progressif, ou plutôt l'obligation d'une action décisive pour retrouver l'union des premiers jours est au cœur de cette descente aux enfers. Du rêve à l'illusion perdue. Un couple agonisant nous fait face et pourtant nous y prenons une belle leçon d'amour. Les erreurs ne sont pas amers et l'on en ressort avec en pensée une belle et éternelle fugacité.



Les palmiers sauvages de Séverine Chavier
d'après le roman de William Faulkner - création -
Nouveau Théâtre de Montreuil

S'aimer, c'est, dit-on, regarder ensemble dans la même direction. Parfois, c'est se regarder l'un l'autre... jusqu'à se perdre. Si à trop aimer l'amour on finissait par ne plus aimer l'autre ? Les palmiers sauvages est l'histoire d'une passion vue par Faulkner et mise en scène par une musicienne.

Séverine Chavier, pianiste et metteuse en scène, fait vivre une passion amoureuse incandescente qui grandit sous nos yeux. Deux amants adultères prennent la fuite. Ils ne possèdent rien. Rien, à part leur désir dévorant l'un pour l'autre. Ils sont seuls au monde comme ...

Les Palmiers sauvages

Véronique Hotte | 7 décembre, 2014 | théâtre du blog

Les Palmiers sauvages, d'après la nouvelle de **William Faulkner**, mise en scène de **Séverine Chavrier**

Séverine Chavrier travaille un théâtre ancré dans la littérature, et un espace scénique qui fait matière de tout : musique, voix, corps, vidéo, scénographie, et qui semble construit à l'arrache, mais en fait très travaillé, à partir de rudes improvisations avec acteurs et musiciens sur le plateau.

Palmiers sauvages, décrit la passion brutale de deux êtres devenus marginaux: Charlotte a quitté son mari, ses enfants et sa vie plutôt bourgeoise, pour aimer Harry qui interrompt ses études de médecine et va s'enfuir avec elle. Mais les feux de l'amour vont se transformer en descente aux enfers, vécue jusqu'au bout de la chair et de l'âme.

Charlotte finira par en mourir et Harry sera interné. «Une passion vécue comme une œuvre d'art, dit la metteuse en scène, n'est-elle pas une entreprise solitaire, vouée à l'échec? Charlotte nourrit une passion dévorante pour Harry, auteur de romans pornographiques commerciaux; il est aussi fort épris d'elle mais reste nostalgique de sa vie tranquille et accorde de l'importance à sa réussite sociale et financière.

Cette réflexion sur l'art, dit aussi Séverine Chavrier, est aussi un des moteurs de ce roman sensuel, terrien, plein d'odeurs, bruits et silences, avec une cavalcade dans de multiples paysages, entre les moments de vérité essentielle que disent, et se disent les amoureux : l'amour comme souffrance.

Les relations existentielles font l'œuvre de Faulkner, mais l'amour aussi fort de ces êtres passionnés mais profondément désemparés ne les mènera qu'à la mort.

Le spectacle est construit comme le paysage chaotique d'une décomposition intérieure avec, chez ce couple, une véritable confusion des sentiments, auxquels font écho les éléments de l'espace auditif et visuel extérieur: vent, tempête, sonorisés à outrance... Ceux d'un univers, urbain ou marin, peu charitable envers l'homme: sensualité lourde d'une nature au mieux indifférente, le plus souvent menaçante, solitude existentielle aigüe, et sauvagerie irrépressible d'un monde auquel on ne peut échapper... Trajet des amants maudits et chemin de croix depuis une vie de bohème jusqu'au cabanon d'une plage!

Cris de secours, de haine ou de souffrance, et coups de marteau – tels ceux qu'on porte aux clous secs frappés d'un cercueil -, et signes saisis comme des éblouissements de la conscience.... Autant de rappels du *Bruit et la Fureur* (1929) et de *Tandis que j'agonise* (1930), autres œuvres de William Faulkner.

Dans un immense et poétique entrepôt, conçu avec un humour plein de santé par Benjamin Hautin, s'accumulent, comme dans les réserves d'un supermarché, des boîtes de conserve qui tombent sur le sol, une à une, dans la moquerie et la dérision de la vie, avec un bruit métallique... Symbole d'une industrialisation et d'une production à outrance, jusqu'à l'abandon total de ces objets commerciaux devenus inutiles et oubliés, comme dans un étrange grenier de la mémoire. Une douzaine de matelas jonche le sol, comme si la vie se réduisait à un lit tranquille, apte à recevoir les ébats des deux amoureux en proie à une passion effrénée. Il y a aussi une machine à écrire antique qui attend son écrivain de pacotille, et quelques photos pornos que filme Charlotte sont projetées en fond de scène, ainsi que les visages et corps des personnages, des rues, des nuages et des paysages ruraux, comme chez Krzysztof Warlikowski.

La metteuse en scène possède une véritable culture du théâtre contemporain, et cite des esthétiques qu'elle sait reproduire avec précision. Des musiques diverses, dont des morceaux d'œuvres classiques pour piano, envahissent l'espace et ne le quittent plus; on ressent ainsi une osmose entre images et sons, comme sait en créer, par exemple, François Tanguy et son Théâtre du Radeau.

Les comédiens excellents, fous, engagés, sont heureux de jouer, comme Laurent Papot (Harry), clone du jeune acteur et metteur en scène Vincent Macaigne, (voir *Le Théâtre du Blog*) qui a cette même effervescence, cette même envie d'en découdre avec le monde et de le parcourir, de le maîtriser pour ensuite le dévorer... et le recracher. Deborah Rouach qui incarne pleinement la pétillante et fragile Charlotte, rappelle cette actrice singulière qu'est Norah Krief, mais les autres comédiens y vont aussi à fond, sans distance aucune. Comiques malgré eux, dans leur nudité physique et avec leur micro H.F. collé au corps...

Un spectacle en forme de performance, à la fois sourde et obsédante, prend le cœur du spectateur, sans jamais lui laisser de répit. Pari scénique qui ne peut laisser indifférent, tant ici est pensée et mise en scène la matière foisonnante de cette nouvelle de William Faulkner, avec tous ses excès, où l'âme est malade...



MEDIAPART

Les palmiers sauvages

LE BLOG DE VERONIQUE KLEIN | 08 DÉCEMBRE 2014 | PAR VÉRONIQUE KLEIN



© Samuel Rubio

Les deux acteurs, magnifiques Laurent Papot et Déborah Rouach, se courent après, en tenue d'Adam et Eve high-tech, ils n'ont que la ceinture qui portent la batterie de leurs micros HF. Pris dans les flashes de lumière comme les animaux sauvages soudain pétrifiés par les phares d'une voiture, ils courent d'un matelas en mousse à un sommier à ressort, avides de s'aimer, jusqu'à épuisement. Eux ce sont Charlotte et Harry, les deux amants des *palmiers sauvages*, recueil de nouvelles écrites par William Faulkner. Un coup de tonnerre et un éclair déchirent l'espace, coup de foudre, qui va faire quitter à Charlotte mari et enfants, et interrompre les études de médecine de Harry. Leur cavale amoureuse les transporte d'une baraque de la Nouvelle Orléans à l'état de l'Utah. Sur le mur du fond, on la voit au bord de la mer, au bout d'une jetée. La vidéo les reprend aussi parfois sur la scène, en night-shot, ce qui accentue le côté traquée des amants, prisonniers de leur désir fou. Il y a les matelas et des chaises empilées, une étagère au drôle d'équilibre qui supporte des boîtes de métal, des casiers de bière. Charlotte et Harry vivent d'amour et de bière fraîche tant qu'ils travaillent à aimer comme il est écrit en ouverture du deuxième acte. Ils ne jurent de ne jamais devenir un couple avec enfant, boulot, dodo. Hélas, la nature en décide autrement et la fin sera tragique. *Les palmiers sauvages* décrivent le parcours d'une femme qui se donne entièrement, sans concession, prête à tous les sacrifices pour écrire sa loi du désir. C'est elle qui réclamera l'avortement au péril de sa vie. La troisième partie intitulée «recoller les morceaux» est marquée de coups de marteaux et des cliquètements de la machine à écrire sur laquelle Harry essaient vainement d'écrire ses romans de gare pornos. Tout en suivant un découpage classique en trois actes, la metteuse en scène, Séverine Chavrier fait basculer ses acteurs d'une scène à l'autre comme on navigue en haute mer, dans de claquements de vents et des flashes de lumière et sans gilets de sauvetage. C'est un spectacle déchaîné quelle conduit. Egalement musicienne, elle fait de cette passion un tsunami sonore et visuel, épaulée par le travail remarquable scénographe Benjamin Hautin, de l'éclairagiste David Perez et du créateur sonore de Philippe Périn. Des feuilles mortes tombent des cintres et recouvrent la scène. Le plateau se noie dans la brume comme dans des photos de Gregory Crewdson. Dans le calme terrible qui suit la tempête, Harry sur le bord du lit ensanglanté murmure «Je ne suis pas un assassin». Un homme hébété par la puissance d'une femme qui se sacrifie sur l'autel de la passion.

Les Palmiers sauvages, d'après le roman de William Faulkner, mise en scène de Séverine Chavrier

critiques de théâtre par véronique hotte



Les Palmiers sauvages, d'après le roman de *William Faulkner*, mise en scène de *Séverine Chavrier*,

Séverine Chavrier travaille un théâtre ancré dans la littérature, un espace scénique qui fait matière de tout : la musique, la voix, le corps, la vidéo, la scénographie.

Tout se construit à l'arraché, un faux avenant terriblement travaillé à travers la technique et l'art, de rudes improvisations avec acteurs et musiciens sur le plateau. *Palmiers sauvages*, le onzième roman de Faulkner, décrit la passion brutale de deux êtres « border-line ».

Charlotte quitte son mari, ses enfants et sa vie plutôt bourgeoise, pour aimer Harry qui interrompt ses études de médecine et fugue avec elle. Leur amour se transforme en descente aux enfers, tel un mythe tragique : les feux d'un amour incandescent sont vécus jusqu'au bout de la chair et de l'âme.

Charlotte meurt, Harry est enfermé. « *Est-ce qu'une passion vécue comme une œuvre d'art n'est pas une entreprise solitaire, vouée à l'échec ?* », se demande la metteuse en scène. Si l'amante artiste nourrit une passion dévorante pour Harry, auteur de romans pornographiques commerciaux, celui-ci, fort épris aussi, est nostalgique de sa vie tranquille d'avant et accorde une importance à sa réussite sociale et financière. La réflexion sur l'art, raconte encore Séverine Chavrier avec un réel talent d'écriture, est un des moteurs de ce roman sensuel, terrien, plein d'odeurs, de bruits, de silences, une cavalcade à travers de multiples paysages, entre les moments de vérité essentielle que disent et se disent les amoureux : l'amour comme souffrance. Les relations existentielles font l'œuvre de Faulkner, et ces deux-là du transport passionnel sont profondément désespérés : un amour si fort ne mène qu'à la mort.

Le spectacle se construit comme le paysage chaotique et bordélique d'une décomposition intérieure – une véritable confusion des sentiments chez les protagonistes, comme des éléments de l'espace auditif et visuel extérieur – vent, tempête, sonorisation à outrance d'un univers urbain ou marin peu charitable envers l'homme, sensualité lourde d'une nature au mieux indifférente, le plus souvent menaçante, solitude existentielle aigue enfin, et sauvagerie irrépissable d'un monde auquel on ne peut échapper, qui vous rattrape toujours, tel est le trajet des amants maudits et le chemin de croix depuis la vie de bohème jusqu'au cabanon de la plage.

Cris de secours, de haine ou de souffrance et coups de marteau – tels ceux qu'on porte aux clous secs frappés d'un cercueil –, des signes saisis comme des éblouissements de la conscience, des rappels de *Le Bruit et la Fureur* (1929) et de *Tandis que j'agonise* (1930).

L'espace scénographique de Benjamin Hautin est un one man's land improbable, un entrepôt immense et pourtant poétique où s'accumulent, comme dans l'arrière-salle d'un grand magasin, des rayonnages de boîtes de conserve vides qui tombent sur le sol, une à une dans la moquerie et la dérision de la vie, dans un bruit métallique immédiatement identifiable, la reconnaissance d'une époque – l'industrialisation et la production à outrance jusqu'à l'abandon total de ces objets commerciaux devenus inutiles et oubliés aujourd'hui.

Un grenier ré-engrangé et étrange de la mémoire.

Les musiques diverses – dont des morceaux classiques de piano – envahissent l'espace sonore et ne le quittent plus. Le public ressent cette osmose unique entre images et sons, une posture familière au théâtre du Radeau de François Tanguy. Avec un humour plein de santé, une dizaine de matelas ou davantage, épars ou bien empilés, jonchent le sol du plateau, comme si la vie ne pouvait se réduire qu'à la couche d'un lit tranquille, apte à recevoir les ébats amoureux, leur passion effrénée. À jardin, une machine à écrire antique est là qui attend son écrivain de pacotille.

Sur la scène encore, quelques photos pornos que filme Charlotte et qui sont renvoyées sur l'écran du mur du théâtre. La vidéo est intensément présente, filmant les comédiens – visage et corps – à la manière du théâtre de Warlikowski, ou bien les extérieurs de la scène elle-même, les rues des villes, les nuages et les paysages. La mise en scène cite des esthétiques théâtrales reconnaissables, et Séverine Chavier montre sa véritable culture du théâtre contemporain qu'elle sait reproduire.

Les comédiens sont excellents, fous, engagés, physiques, et heureux de jouer. Pour interpréter Harry, Laurent Papot est un clone de Vincent Macaigne, une même effervescence, une même envie d'en découdre avec le monde – l'arpenter, le parcourir, le maîtriser, le dévorer et le cracher. La folie et le déploiement fougueux de soi sont semblables aux deux comédiens.

Jouer le rôle et l'incarner, telle est encore la posture entière et absolue de Deborah Rouach qui endosse pleinement le rôle de la pétillante Charlotte, une figure frêle et fragile qui elle, rappellerait l'actrice singulière qu'est Norah Krief. Les comédiens de ces *Palmiers sauvages* y vont à fond, sans distance aucune, comiques malgré eux dans leur nudité physique et avec leur micro collé au corps.

Un spectacle en forme de performance – sourde, entêtante et obsédante – qui prend le cœur et l'attention du spectateur à cran, sans jamais lui laisser de répit. Ce pari scénique ne laisse pas indifférent, tant en est pensée et réfléchie la matière foisonnante avec ses excès, traités au pied de la lettre du souffle et de l'âme malade.

Véronique Hotte

Un amour d'enfer

Séverine Chavrier adapte *les Palmiers sauvages* de William Faulkner. Un superbe bric-à-brac.



← Laurent Papot joue avec fracas la dégringolade d'un couple.

SAMUEL RUBIO

Trente-cinq ans, un mari, des enfants et de jolies robes assorties d'élégantes chaussures à talons. Au début des *Palmiers sauvages*, portés sur scène par Séverine Chavrier, Charlotte Rittenmeyer a tout de la bourgeoise accomplie. Mais pas pour longtemps.

Dès la première scène, après quelques répliques anodines, Deborah Rouach donne à l'héroïne faulknerienne un air suspect. Plus que ses paroles jetées en l'air comme des poignées de sable ou de poussière, ses gestes précipités trahissent une envie d'ailleurs. D'autre chose. D'amour fou et de traversée des apparences. Un rêve de femme-enfant que la comédienne incarne avec bruit et fureur, en accord avec la violence du roman et la mise en scène foisonnante de Séverine Chavrier.

Pour transposer au théâtre cette œuvre où la souffrance atteint un degré inédit chez Faulkner – selon François Pitavy, dans sa préface publiée dans *La Pléiade* –, cette dernière a utilisé son langage habituel. Un mélange de vidéos, de sons qui fusent d'un peu partout dans la salle, de musique qui déchire les tympans et de corps qui s'agitent jusqu'à l'épuisement. Sans oublier le texte.

Les Palmiers sauvages étant très pauvres en dialogues, Séverine Chavrier a dû imaginer un langage à mettre dans la bouche de Charlotte et de Harry Wilbourne

(Laurent Papot), interne en médecine qui décide de tout plaquer pour voyager avec la femme-enfant hyperactive. Avec bonheur, elle a opté pour un parler simple et imagé, à la poésie rocailleuse.

Dans ce spectacle, les amants en rupture de ban parlent comme ils bougent. Sans s'arrêter, mais sans jamais aller non plus jusqu'au bout de leurs réflexions sur l'amour. Pourtant, ils ne font que ça, gloser sur les sentiments. Sur leur pseudo-amour qu'ils veulent pur et absolu ; qui n'est en fait que stratégie de lutte contre l'ennui et tentative désespérée pour éviter de sombrer dans la dépression. Échec et mat. Au milieu du grand gourbi que leur a composé le scénographe Benjamin Hautin, Deborah Rouach et Laurent Papot jouent avec cris et fracas la dégringolade du couple.

Une haute étagère pleine de boîtes de conserve vides, des tas de matelas qu'ils passent leur temps à déménager, des caisses de bière et tous les meubles déglingués qui encombrent la scène... Chaque élément du décor-foutoir joue un rôle précis dans la descente aux enfers de Charlotte et Harry. Et la saturation de l'atmosphère visuelle et sonore déréalise la romance, l'éloigne dans une représentation pathétique mais sublime. Comme Faulkner, entre le néant et le chagrin, Séverine Chavrier et ses comédiens ont choisi le chagrin. Et c'est bien...

» Anaïs Heluin

Les Palmiers sauvages, d'après William Faulkner, jusqu'au 12 décembre au Nouveau Théâtre de Montreuil, www.nouveau-theatre-montreuil.com

La Belle Jeunesse.
Jaime Rosales.
1h 42.

Les Palmiers sauvages

de Séverine Chavrier

Tournée prochaine

THÉÂTRE

Séverine Chavrier est une artiste étonnante. Sous ses airs de première de la classe, on sent poindre une fantaisie sans bornes, un goût pour l'inattendu. Musicienne de formation (médaille d'or de piano, diplôme du conservatoire de Genève), elle fréquente les plateaux de théâtre depuis 2005, d'abord aux côtés de Rodolphe Burger puis de Jean-Louis Martinelli. En 2007, elle présente *Epousailles et représailles*. Deux ans plus tard, elle collabore avec François Verret en tant que pianiste et comédienne sur *Cabaret* et *Do you remember no I don't*. En 2012, elle met en scène *Plage ultime* au festival d'Avignon. Fin 2014, dans le cadre de la deuxième édition de «Mesure pour mesure» au CDN de Montreuil, elle crée *Les Palmiers sauvages*, d'après deux nouvelles de William Faulkner. *Les Palmiers sauvages* est un concertino pour deux êtres, une partition musicale débridée où tout fait son, où tout fait sens. Une histoire d'amour fusionnelle, passionnelle, torride et terrible. Lui est interne dans un hôpital de la Nouvelle-Orléans. Elle, est sagement mariée et ne supporte plus sa vie. Tout commence par un coup de foudre. Un coup de foudre, précédé de roulements de tonnerre qui déchirent l'espace, s'abat sur nos deux tourtereaux, littéralement foudroyés d'amour. Alors ils fuient ce Sud moite et conservateur, filent du côté de Chicago, trouvent refuge dans une bicoque brinquebalante dont la porte s'ouvre sur un immense lac noir, balayé par des vents contraires. Tout autour, une nature inquiétante, à l'affût de la fragilité de ce deux êtres. Dans leur refuge, qui tient de l'entrepôt façon drugstore avec ses étagères immenses remplies de boîtes de conserve qui tomberont les unes après les autres dans une partition désordonnée, des matelas et des vieux sommiers métalliques jonchent le sol, construisant un espace mental qui permet à la fois une grande liberté de mouvements mais s'avèrera – au fil du temps qui passe et de l'amour en fuite



SAMUEL RUBIO

– oppressant. Ce territoire imaginaire conçu comme un écrin, un nid d'amour qu'Harry et Charlotte (Laurent Papot et Deborah Rouach) piétinent allègrement dans des élans amoureux où les corps s'entremêlent, avant que l'histoire bascule doucement dans le désamour, se transformant à vue en un champ de bataille où tous les coups sont permis. Le corps à corps amoureux deviennent un mano a mano à fleuret moucheté où les mots se perdent pour laisser place à des sons chaque fois plus saturés. La tragédie pointe le bout de son nez. Voix, sons, images, corps, lumières, objets... Tout se percute sur le plateau à un rythme vertigineux, avec des cassures mélodiques comme autant de d'éclats de sentiments brisés dont on ne pourra plus recoller les morceaux. Des secousses telluriques font trembler les murs et les cœurs. Tout se fissure. Le vent s'engouffre, violent, inquiétant, balayant sur son passage les derniers soubresauts de l'amour.

Séverine Chavrier orchestre cette partition théâtrale avec maestria.

Elle alterne moments d'accalmie et de tempête, saturant l'espace scénique de sons, amplifiant les voix – entre cris et chuchotements – et les silences comme autant de soupirs musicaux qui se glissent opportunément sur une portée. Elle est de concert avec les acteurs dont l'engagement physique et mental est sans faille. Laurent Papot et Deborah Rouach sont dans un jeu à la fois érotique et sensuel, drôle, tendre et cruel. Il y a là une liberté, une puissance et une folie dans leur jeu suffisamment rare pour être soulignée. Car c'est aussi de cela qu'il s'agit. Il souffle un vent de liberté sur le plateau, dans ces mouvements qui paraissent désordonnés mais sont parfaitement maîtrisés, coordonnés. Séverine Chavrier recrée un théâtre de l'illusion, s'engouffre avec bonheur dans un théâtre où musique, danse et jeu se frottent, s'affrontent, se piquent et s'impliquent. Elle a osé Faulkner, jusque dans ses silences, la moiteur des corps, la noirceur des âmes, la complexité et la fragilité humaine.

✓ MARIE-JOSÉ SIRACH /



Lundi 8 décembre 2014

RADIO

<http://www.franceculture.fr/emission-la-dispute-spectacle-vivant-you-are-my-destiny-lo-stupro-di-lucrezia-et-les-palmiers-sauvag>



Spectacle vivant : You Are My Destiny (Lo stupro di Lucrezia) et Les palmiers sauvages

08.12.2014 - 21:00

57 minutes

Ce soir nos critiques Anna Sigalevitch de *France Culture* et Marie-Josée Sirach de *L'Humanité* se disputent à propos de spectacle vivant

-*Les palmiers sauvages* d'après William Faulkner, mis en scène par Séverine Chavrier, du 1er au 12 décembre au Nouveau Théâtre de Montreuil



Séverine Chavrier, pianiste et metteuse en scène, fait vivre une passion amoureuse incandescente qui grandit sous nos yeux. Deux amants adultères prennent la fuite. Ils ne possèdent rien. Rien, à part leur désir dévorant l'un pour l'autre. Ils sont seuls au monde comme Adam et Eve. Mais jusqu'où peut-on aimer l'amour ? Le récit adapté d'une nouvelle de Faulkner, Séverine Chavrier l'aborde en musicienne : elle en travaille le rythme, la durée, les nuances. Accompagnée d'un violoniste, elle distord les sons de son piano et distille une musique atmosphérique qui enveloppe Harry et Charlotte, perdus dans une nature capiteuse.

Les palmiers sauvages d'après William Faulkner, mis en scène par Séverine Chavrier © NOUVEAU THÉÂTRE DE MONTREUIL

Vous avez bien entendu rendez-vous avec **Antoine Guillot pour la revue de presse culturelle**

Nous passerons ce soir un coup de fil à Pierre Pradinas, metteur en scène, pour sa dernière création **Oncle Vania d'Anton Tchekhov**, présentée du 9 au 17 décembre au Théâtre de l'Union à Limoges

Retrouvez également les choix de notre invité de la semaine, **Didier Lockwood** :



Retranscription de la critique des *Palmiers Sauvages*

Diffusée sur France Culture le 8 décembre à 21h dans l'émission *La Dispute*

(37 :45)

(extrait du spectacle)

Arnaud Laporte – *Les Palmiers Sauvages* est en ce moment au Nouveau Théâtre de Montreuil. On vient d'entendre les deux comédiens qui sont sur le plateau, Deborah Rouach et Laurent Papot dont je reparlerai et vous reparlerez probablement aussi. Séverine Chavrier intervient également, comme souvent, avec son piano sur le côté de la scène – elle ne salue pas, d'ailleurs ; j'étais surpris qu'elle ne vienne pas, puisqu'elle participe aussi sur le plateau à ce spectacle dont elle signe en tout cas adaptation et mise en scène. Je commence avec vous Marie-Josée Sirach ?

Marie-Josée Sirach – Volontiers. Quelle belle aventure ! Quel beau voyage dans l'univers de Faulkner ! J'ai été totalement séduite par l'univers de cette proposition. Je l'ai trouvée d'une fraîcheur revigorante. Elle s'empare de ce texte, de cette réécriture de Faulkner qui est faite de hiatus et qui part parfois dans tous les sens, mais qui va très loin en profondeur pour sonder l'âme humaine. Elle arrive avec liberté et audace à restituer cette histoire d'amour, cette passion folle et incandescente entre ces deux êtres d'une fragilité incroyable, portée magnifiquement par Laurent Papot et Deborah Rouach. Je suis restée subjuguée. On entend tout : les sons, le vent, les embruns de ce lac qui, de temps en temps, apparaît en fond de scène, les soupirs, les silences, les cris de la jouissance... Elle pose sur le plateau un décor qui est comme un territoire, *leur* territoire : des matelas qu'ils retirent, qu'ils remettent, qu'ils piétinent, dans lesquels ils se roulent, s'enroulent, s'emmêlent – on ne voit alors plus que des jambes dépasser – et puis ces sommiers anciens, métalliques, sur lesquels parfois ils sautent, tables, étagères comme celles que l'on imagine voir dans certains drugstores d'une Amérique fantasmée ou en tout cas faulknérienne, boîtes de conserve, fauteuils : on part dans cette aventure, on prend le train et on les suit jusqu'au bout. Ils disent à un moment donné, je crois que c'est Laurent Papot qui le dit : « Notre histoire ne sera pas dramatique, elle sera comique. » Ils cherchent le bonheur à tout prix, mais c'est une tragédie qui se déroule sous nos yeux. Ils vont jusqu'au bout d'eux mêmes, de cette passion. Je trouve que Séverine Chavrier leur fait faire quelque chose d'extrêmement beau, de très émouvant. Leur corps et leur nudité sont là, sublimés. On est dans l'intimité et il y a, en même temps, une vraie distance, un respect de tout ça. C'est pour moi une très jolie découverte.

Arnaud Laporte – Un véritable enthousiasme de Marie-Josée Sirach. J'y viendrai aussi. Anna Sigalevitch ?

Anna Sigalevitch – Je partage beaucoup de ce que vous dites, Marie-Josée, surtout sur le territoire. C'est vrai qu'ils arrivent à faire du plateau *leur* territoire. Il y a un vrai rapport à la nudité, à l'intimité, mais aussi au réalisme et à la stylisation. C'est assez rare de voir des comédiens nus, si souvent, sur le plateau qui ne sont ni exhibitionnistes, ni impudiques. Il y a une véritable beauté. Mais sont-ils sublimés ? Je ne crois pas. Et c'est ce qui est beau : c'est que c'est réaliste, c'est simple. Ils ont, eux, un rapport à leur corps qui est magnifique. Comme cette manière de transformer le plateau en territoire, ce niveau de liberté est partagé par les deux comédiens et ils le partagent au public. C'est un spectacle que je trouve d'une grande densité, d'une grande richesse. Cette véritable proposition m'a vraiment plu.

Il y a quelque chose de presque saturé dans ce spectacle, au niveau de la forme qui peut paraître un peu écrasante. Je me suis dit pendant le spectacle que le rythme était rapide, si rapide que je me suis demandé si l'on avait le temps de ressentir tout ce qui nous était proposé. J'avais l'impression qu'il nous manquait un peu d'espace. Et en fait, c'est très juste, c'est ce qui est bien. Car c'est bien là le propos de Faulkner : est-ce qu'on ressent ? On se lance à tête baissée dans cette histoire, sans savoir qui est avec nous, qui est en face de nous, sans savoir si c'est l'autre qu'on aime ou l'idée de l'amour de l'autre. Tout cela est transcrit de façon extrêmement juste et extrêmement pertinente. Par exemple, le moment du coup de foudre est traduit par des coups de feu ; ils sont littéralement transpercés et percutés par ce coup de foudre, cette déflagration, vont devenir prisonniers de cette histoire et c'est bien ce qu'on sent. Vous parliez, Marie-Josée, d'amour drôle, joyeux, léger. Je le trouve surtout triste car je les sens très seuls dans leur histoire. Cette forme quasi opératique et que Séverine Chavrier appelle théâtre musical se déploie pendant deux heures et transcrit de façon extrêmement sensorielle cette histoire. Je suis vraiment convaincue.

Arnaud Laporte – J'étais de mon côté déjà convaincu par *Plage ultime*, qu'elle avait présenté au Festival d'Avignon et qui n'avait pas reçu un très bon accueil, spectacle déjà très dense et riche ; j'y avais pris du plaisir à tous niveaux. Il est vrai que s'attaquer à Faulkner n'est pas une mince affaire. Je trouve que Séverine Chavrier a fort bien fait. C'est la dimension sonore, qui intéresse beaucoup Séverine Chavrier chez Faulkner. On entend effectivement ce vent qui claque dans les palmiers. Il s'agit presque d'une image sous la plume de l'écrivain. Ici, ce chaos, ce bruit et cette fureur faulknérienne sont extrêmement maîtrisés et disent beaucoup au sujet de la fureur du monde, du bruit de l'amour – à moins que ça ne soit l'inverse – grâce à un travail sonore, notamment, élaboré avec Philippe Perrin. De fait, dès le début du spectacle, je trouve que Séverine Chavrier réalise des images avec du son, ce qui est rare et beau. Le travail visuel, développé par Benjamin Hautin, Jérôme Vernez et David Perez, est très riche. J'ai également noté que ce spectacle allait à toute allure, plein d'ellipses, qu'il était mené pied au plancher dans cette très belle utilisation de l'espace-territoire, comme le dit Marie-Josée. C'est un spectacle qui est aussi plein d'humour, mais duquel se dégage une grande complexité dans la construction, comme s'il était régi par une partition visuelle et sonore – et je pense que c'est le cas –, ce qui est possible, rappelons-le, grâce à deux interprètes qui, au final, m'ont emporté. Au final, car au début, Deborah Rouach me rappelait énormément la très jeune Anouk Grinberg : dans son corps, dans son attitude, dans sa démarche, dans sa voix, dans son jeu, ce qui n'est pas une comparaison négative puisque j'aime beaucoup Anouk Grinberg (j'avoue ne pas avoir reconnu la comédienne qui jouait dans *Cendrillon* de Joël Pommerat, en la personne de Deborah Rouach, c'est plus tard que les fils se sont renoués). Quant à Laurent Papot – c'est une comparaison qui est encore un compliment –, il me fait penser au jeune Gérard Depardieu. Je trouve que c'est un comédien extraordinaire. Je suis en admiration pour ce qu'ils font. Deux heures durant, ils occupent le territoire. Séverine Chavrier leur en demande beaucoup, mais ils donnent beaucoup au public en retour.

Marie-Josée Sirach – En effet, le travail des deux acteurs est époustouflant. Ils sont très justes, tout le temps au bon endroit, quand bien même ils sont dans un déséquilibre permanent : ils nous emportent ainsi dans cette histoire, qui est peut-

être triste, mais dans laquelle ils parviennent à trouver des petites bulles de bonheur qu'ils nous font partager. Cette espèce de chaos intime, qui va les transporter jusqu'à la mort, fait écho avec le chaos de la nature, avec ses éléments qui s'agitent par moment et qui font irruption sur le plateau. Effectivement, Séverine Chavrier parvient à orchestrer tout cela avec beaucoup de talent et de génie. On est véritablement emporté.

Arnaud Laporte – Je crois vraiment qu'on a besoin de ces bulles, ou capsules, d'humour car l'histoire est terrible, c'est une tragédie. Relevons ces moments : c'est la première fois qu'ils vont faire l'amour et Laurent Papot dit à Deborah Rouach : « Mais tu gardes ton micro ? » ou lorsque Deborah Rouach va uriner et qu'elle demande qu'on ne coupe pas le micro pour que le public l'entende faire. Ces passages amènent une distanciation qui peut nous faire sortir de ce drame terrible.

Marie-Josée Sirach – Je trouve ça très joli. Quand ils sont au lit, on les entend murmurer comme deux enfants. Cette idée est d'une grande beauté. Ils sont comme deux enfants qui parlent sous les couettes pour pas que les parents ne les entendent et se racontent des histoires, tellement simples et créant entre eux une si grande complicité qu'on en rit. On les imagine, se découvrant, les bras et les mains se posant sur leur corps, totalement émus. C'est ce type d'émotions que l'on sent en permanence.

Anna Sigalevitch – En effet, les comédiens font beaucoup l'amour pendant le spectacle, de façon très énergique et comique, les corps vont vite et sont très dynamiques, rappelant presque deux lapins par moments. La façon dont la parole arrive après l'acte sexuel est très bien menée ; il y a une forme de légèreté, de distance, de décalage. Séverine Chavrier a très bien réussi à transcrire le paradoxe et le décalage qui peut y avoir entre deux êtres, malgré leur fusion, leur désir et leur intime communication à certains endroits et pas à d'autres. Cette façon de chuchoter dans une quasi obscurité, avec les micros qui amplifient leur voix, cette sonate de Schubert qui revient de façon obsédante comme un leitmotiv, cette nature et ces éléments qui portent les comédiens... Il y a presque un volontarisme formel que je trouve très intéressant parce qu'il convient au volontarisme de ces deux êtres dans cette histoire. Ceci est lié à une grande vitalité, à quelque chose de très vivant. Il n'y a rien d'éthéré dans ce spectacle. On va vers la mort en chantant, tête baissée, on fonce droit dans le mur, en se tenant par la main, en courant ! D'ailleurs, ils courent beaucoup. Elle court beaucoup, sautille tout le temps. Tout cela donne un rapport au plateau à la fois de grande énergie et de grand désespoir, qui est très fort et rare au théâtre.

Arnaud Laporte – Précipitez-vous, allez au Nouveau Théâtre de Montreuil voir ce spectacle qui doit être vu, puisqu'il présente un travail vraiment formidable à tous niveaux ! *Les Palmiers Sauvages* d'après William Faulkner, mis en scène par Séverine Chavrier avec Deborah Rouach et Laurent Papot.